

A madame de Saint Pern et au comité de lecture de « Baronne Blixen »

Coup de spleen à La Selyre

**Le nom de Karen Blixen**, baronne danoise (1885-1962), femme de lettre et flamboyante aventurière en Afrique (1914-1931), « l'honorable lionne » pour certains, exerce une incontestable fascination pour les lecteurs de « La Ferme africaine » ou ses livres de contes : « Contes gothiques », « Contes d'hiver », « Derniers contes ». Deux adaptations cinématographiques magistrales ont renforcé le mythe littéraire qui s'est créé autour de cette auteure atypique : « Out of Africa » par Sydney Pollack en 1985 avec Meryl Streep et Robert Redford, époustouflants de fraîcheur et de charme inoubliable, puis « Le festin de Babette » par Gabriel Axel en 1987 avec Stéphane Audran, distante et généreuse, d'une parfaite justesse de ton.

Cette fascination aiguise notre curiosité, nous aimerions nous approcher de l'auteure afin de démêler le vrai du faux, comprendre mieux, percer le voile de la magie, comme un enfant qui voudrait voir les fils du marionnettiste.

Nous savons Karen Blixen audacieuse dans ses safaris, courageuse face à la maladie : la syphilis comme cadeau de mariage avec Bror von Blixen, non conventionnelle dans le milieu de l'aristocratie danoise, passionnément amoureuse de Denys Finch Hatton, possessive et généreuse envers ceux qui l'entourent, mais nous aimerions en savoir toujours davantage, nous approcher au plus près du mythe de la conteuse de Rungstedlund. Comment lui est venu ce goût de la chasse, de la vie aventureuse dans la nature, auprès des animaux sauvages, cette audace ? De son père sans doute. Et ce goût de la littérature et cette indépendance d'esprit, de son père également ? Ce père trappeur en Amérique qui s'est suicidé lorsqu'elle avait 10 ans.

Denys, son amant de la ferme africaine de Monbasa, érudit, poète, organisateur de safari, était captivé par les contes qu'elle inventait pour lui et lui a conseillé de les faire publier. De Denys aussi on aimerait en apprendre davantage. Pour rêver plus longtemps sans doute ... en leur compagnie.

Dominique de Saint Pern a décidé de tirer parti de ces désirs et publie un roman intitulé « Baronne Blixen » chez Stock (2015). Un roman, pourquoi pas ? Mais :

**Le premier problème** de ce « roman » est qu'il ne nous apprend rien sur les profondeurs de l'âme de la baronne, aucun fil n'est dénoué. Même si Dominique de Saint Pern s'est bien gardée de s'atteler à l'ingrate tâche d'une biographie, et qu'elle se protège de ces critiques par la nature du texte avancée : « roman », la baronne Blixen est tout de même le sujet légitimement attendu... Ou alors il fallait intituler autrement ce texte. Or très peu d'informations ne sont apportées sur l'enfance de Karen, son mariage, ses amants, sa ferme au Kenya, ses revenus, sa maladie, les soins, ses safaris, son amour de la nature, de la vie, des hommes, que l'on ne sache déjà. Rien n'est perceptible de son style si singulier, ses sources d'inspiration, ses rapports avec sa famille, les souvenirs de son père, ses patries... Seuls deux personnages, moins connus, de la fin de sa vie entrent vraiment en scène: Clara Selborn, sa secrétaire sans saveur, et Thorkild Bjornvig, son ami poète, sans consistance. Là encore rien de profond, de troublant, capable de mettre vraiment mal à l'aise le lecteur, ne transparait dans cet exposé factuel, insipide, aux phrases trop courtes, sans méandres, sans place au doute, au silence, à la méditation, à la réminiscence, aux rêves, ni à la peur, peur de perdre.

**Le second problème**, lié au précédent, c'est le style d'une platitude accablante.

Comment parler d'une écrivaine si subtile, où le rythme de la phrase accompagne si élégamment l'imaginaire du lecteur, avec un vocabulaire de midinette et un style de

roman de gare : p 141 « L'Afrique sens dessus dessous. Où était le haut, où était le bas ? Peu importait. Cette fois encore elle rit... » « p 142 « Nous, Toi ou Moi... ces mots si simples, savait-on vraiment ce qu'ils voulaient dire ? », p 143 « Ils savouraient des petits sandwiches et la bière frigorifiée par son séjour dans l'éther qui tiédissait déjà... » p 144 « Elle resta bouche entrouverte, oublieuse des miettes de pain accrochées à sa lèvre » etc, etc...

La nature psychologique particulière de la baronne hautement narcissique, manipulatrice, obsédée par la toute puissance, la grandeur et la gloire n'est pas palpable, car les phrases tombent à plat et le personnage de Karen, pourtant méticuleusement composé par Karen elle-même, avec elles.

**Le comble de la mystification** est atteint dans la première partie du texte « Un tournage en Afrique », où le soi disant « roman » reprend image par image le film « Out of Africa » tiré du récit « La Ferme africaine ». Une sorte de double mise en abîme, qui nous plonge dans les abysses du plagiat et de l'imposture. Tel un charognard Madame de Saint Pern va même jusqu'à oser convoquer Meryl Streep. Cette actrice d'un talent exceptionnel viendrait quémander les conseils de la narratrice Clara Selborn, la secrétaire. Ainsi Meryl Streep devient un personnage accessoire et stéréotypé du « roman » de madame de Saint Pern dont le seul moment de lucidité semble être contenu page 98 : « Lui aurait-t-on laissé le choix d'un confesseur, elle (Beryl Markham) n'aurait pas désigné quelqu'un dans mon genre (Clara Selborn), quelqu'un qui a vécu sa vie par procuration, parmi des souvenirs qui ne lui appartiennent pas, des acteurs qu'il n'a jamais rencontrés. » Cette phrase s'applique tellement bien, par dessus l'épaule de la narratrice, à l'auteure que s'en est touchant, pour une unique fois, nous avons droit à un affleurement de l'honnêteté intellectuelle, mais apparemment, inconscient.

ODILE GASQUET, le 19 avril 2015, Lyon.  
Professeur d'histoire, peintre et graveur.  
Auteur de « In vitro, désirer et vouloir »  
Critique pour la revue de la Sélyre.